



CLASSIQUES
GARNIER

FOURNEL (Jean-Louis), « L'écriture de la catastrophe dans l'Italie en guerre (1494-1559). Une histoire européenne », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes / Journal of Medieval and Humanistic Studies*, n° 38, 2019 – 2, p. 23-45

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10454-4.p.0023](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10454-4.p.0023)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

FOURNEL (Jean-Louis), « L'écriture de la catastrophe dans l'Italie en guerre (1494-1559). Une histoire européenne »

RÉSUMÉ – La nature particulière des guerres incessantes qui se déroulent dans la péninsule italienne durant de 1494 à 1540 a pu induire des déplacements des catégories linguistiques ou rhétoriques (et par contrecoup des catégories esthétiques et éthiques) tels qu'ils jettent les fondements en même temps, et de façon inextricable, d'une nouvelle littérature et d'une nouvelle compréhension du monde, notamment du monde politique, et de l'histoire de ce monde.

MOTS-CLÉS – Catastrophe, guerre, rhétorique, Italie, Renaissance

FOURNEL (Jean-Louis), « The writing of catastrophe during the Italian Wars (1494-1559). A European history »

ABSTRACT – The continuous wars that take place in Italy during the period 1494-1559 shaped a radical modification of linguistic and rhetoric categories (and as a consequence of aesthetic and ethical categories). These new perspectives were together the foundation of a new literature and a new kind of knowledge, especially in the field of politics and history.

KEYWORDS – Catastrophe, war, rhetoric, Italy, Renaissance

L'ÉCRITURE DE LA CATASTROPHE DANS L'ITALIE EN GUERRE (1494-1559)

Une histoire européenne

Il est à supposer d'ailleurs que ceux-là seuls dont l'aventure personnelle va suffisamment profond accéder au point où le drame de l'histoire et le drame de la personne se rencontrent.

Jean STAROBINSKI, *Introduction à la poésie de l'événement*¹.

En 1855, Michelet publie le tome septième de son *Histoire de France*, consacré au XVI^e siècle et auquel il va donner le nom tonitruant de *Renaissance*, selon l'« invention² » d'un mot qui avant d'être une catégorie critique d'une histoire académique eurocentrée, idéaliste et – aux yeux de certains – quelque peu esthétisante³, se présente – on a trop tendance à l'oublier – comme une proclamation, dénuée d'un quelconque déterminant (la renaissance de...), voire même à l'occasion dénué d'article, comme un cri, un appel ou un mot d'ordre⁴. L'historien qui entre tous

1 J. Starobinski, *La poésie et la guerre. Chroniques 1942-1944*, Genève, Zoé, 1999, p. 10.

2 *Stricto sensu*, il est bien connu que le terme d'« invention » est en l'occurrence discutable puisque *rinascimento* ou *renaissance* pouvaient être employés avant Michelet mais il est non moins certain que dans ces cas-là il s'agissait toujours de faire part de la « renaissance de quelque chose » (art, sciences, lettres, etc.) et non d'une catégorie historiographique employée sans déterminant en sens absolu.

3 On connaît l'analyse très critique qu'en propose par exemple J. Goody dans *Le vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2010.

4 Voir, sur ce point, pour l'analyse de la genèse de cette « invention » d'un mot chargé d'espoir et étroitement lié à la conjoncture politique française de la fin du règne de Louis-Philippe et à la conjoncture psychologique de ce moment de la vie de Michelet, L. Febvre, *Michelet et la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1992 (édition d'un cours au

appréciait les mises en scène littérisées et scénarisées des événements qu'il avait entrepris d'interpréter engage le premier chapitre de l'ouvrage avec les mots suivants :

Le 31 décembre 1494, à trois heures de l'après-midi, l'armée de Charles VIII entra dans Rome, et le défilé se prolongea dans la nuit, aux flambeaux. Les Italiens contemplèrent, non sans terreur, cette première apparition de la France, entrevoyant chez les *Barbares* un art, une organisation nouvelle de la guerre, qu'ils ne soupçonnaient pas.

La lueur des flambeaux de l'armée en marche éclaire symboliquement une sorte de défilé, de parade, et non le heurt de forces militaires – la résistance à l'invasion française fut, on le sait, très limitée dans un premier temps. Pour Michelet, il s'agit en fait de la mise en scène du choc entre différentes visions du monde, entre des codes expressifs et des façons de faire qui ne sont pas les mêmes, produisant une mise en récit potentiellement variable de ce qui est en train d'advenir. D'un côté, ces « Italiens » de Michelet, habitants d'une Italie qui n'existe pas vraiment et d'une ancienne ville impériale, devenue pontificale, qui ne leur confère pas ou plus le glorieux nom de « Romains » ; de l'autre, ces « *Barbares* » que l'historien ne définit pas par leur appartenance à un territoire mais par le jugement culturel (ou linguistique ?) porté sur les envahisseurs par ceux qui sont envahis.

Dans ce face-à-face, ceux qui sont présents – à savoir les sources contemporaines et non Michelet qui ne nous a servi ici que parce que sa *narration* pointe quelque chose d'important dans cette affaire – ne voient pas, ne pensent pas et ne peuvent donc pas raconter, à ce moment-là de l'histoire, la même chose car les points de vue diffèrent (comme le montre l'usage des italiques pour le mot « Barbares ») : c'est d'abord cela dont Michelet a l'intuition et qu'il traduit par ce récit. Dans la phrase inaugurale de Michelet, au-delà des effets rhétoriques et de la logique d'*auteur*, voire de l'émotion qui pointe souvent dans l'écriture de l'historien, se bousculent ainsi trois éléments majeurs : d'abord, la conscience de la nouveauté (la « première apparition » – presque épiphanique – d'une France royale et belliqueuse qui existe dans et par la guerre nouvelle) ;

Collège de France dispensé durant la guerre entre décembre 1942 et avril 1943). Voir aussi sur ce « mot d'ordre » les considérations proposées par C. Mettra dans la préface au volume de l'*Histoire de France* intitulé *Renaissance et Réforme*, publié dans la collection « Bouquins », Paris, Laffont, 1982, p. 7-30.

ensuite, l'intensité de la réaction des acteurs (la « terreur », qui habite les victimes abasourdiées); enfin, une incompréhension partagée (ceux-ci « ne soupçonnent pas » la nature de l'« art » de la guerre maîtrisé par ceux-là, et ceux-là sont confrontés à une réalité dont ils n'avaient pour la plupart qu'une connaissance *imaginée*). Ce qui par cet incipit est dit au lecteur, d'un bloc et d'un coup, c'est donc bien que la guerre nouvelle est la rencontre de deux mondes qui ne se comprennent pas vraiment mais qui saisissent tous deux que rien ne sera plus comme avant justement parce que quelque chose d'inouï s'accomplit avec cette entrée dans Rome.

Il convient donc de penser *avec* cette nouveauté, et *après* elle, autant que de penser ladite nouveauté. Michelet énonce ainsi sans le vouloir que la situation inédite ne peut être aisément objectivée par les contemporains, ou pas seulement objectivée, car elle est d'emblée – sans a priori, sans postulat, sans élaboration préalable mais avec la nécessité que donne la fureur des temps – la matière même du mouvement de la réflexion *sur* l'événement, comme des représentations *de* ce dernier que l'on pourra en proposer. Dans cette perspective, le lecteur n'est pas confronté aux catégories et aux procédures de « l'influence » et de la « transmission » qui animent trop souvent les histoires traditionnelles de l'art et de la littérature de la « Renaissance » justement, composant ainsi un système de relations verticalisées où, toujours, les uns apprennent des autres en les imitant, où, souvent, une réalité en remplace, voire en supplante, une autre selon le grand récit de la Renaissance française, fille ou petite sœur de son homologue italienne, plus précoce⁵. Ce que Michelet pointe dans ces quelques mots initiaux – et que Febvre avait parfaitement compris dans son cours du collège de France consacré à l'invention de la Renaissance par Michelet – c'est que le choc de la descente en Italie ne relève pas seulement d'un tropisme univoque, illustré par l'admiration, voire la sidération, que pouvaient nourrir les cohortes d'hobereaux mal dégrossis d'outre-monts en découvrant l'urbanisme rationnel et le déploiement d'œuvres d'arts dans les riches cités de la péninsule ou en se confrontant aux petites cours cultivées des seigneurs-tyranneaux qui

5 Ce paradigme lié à une perspective optimiste d'un progrès intellectuel partagé inscrit dans un espace et un temps déterminés mais changeant selon les époques de l'histoire est encore bien vivace si l'on en juge par le récent (et important) ouvrage de B. Roeck, *Der Morgen der Welt : Geschichte der Renaissance*, Munich, Beck, 2017.

fascinaient tant Burckhardt, l'autre grand « inventeur » de la catégorie de Renaissance, qui était si soucieux d'« italianiser » celle-ci et de s'intéresser à l'« État » plus qu'à la guerre⁶.

En effet, le choc « de » l'Italie c'est *aussi*, pas plus mais autant, le choc perçu et vécu par les habitants de la péninsule face à ces autres guerres et à cet autre monde qui s'ouvrait devant eux à la fois comme un gouffre menaçant mais aussi comme un questionnement crucial : un gouffre parce que l'enjeu devenait la survie même de ce qu'ils avaient édifié sous autant de formes diversifiées d'agrégations socio-politiques ; un questionnement parce que les vieilles grilles d'analyse peinaient à rendre compte de ce qui était en train de se passer et qu'il fallait donc trouver une autre façon de *dire* ce qui advenait. On a beaucoup écrit sur les enseignements que la monarchie française tira de ce demi-siècle de « guerres d'Italie » incessantes, on a longtemps énuméré jusqu'à plus soif les traces de l'influence des formes italiennes dans les mots comme dans les pierres, dans les statues comme les livres, dans les dessins comme dans les peintures. Jusqu'à ce que de nombreux travaux montrent que le fossé entre les deux cultures n'était pas toujours aussi profond qu'on avait pu le dire, et notamment que l'humanisme d'outre-monts ne le cédait pas toujours à celui de ses confrères italiens⁷ ; jusqu'à ce que l'histoire de l'art illustre également les capacités d'hybridation, dans les arts plastiques comme dans l'architecture, entre les traditions héritées des deux côtés des Alpes – sans même parler des apports plus septentrionaux. En revanche, il n'a pas toujours été fait état de ce que le

6 Burckhardt emprunte d'ailleurs très probablement le mot de « renaissance » au français (écartant d'autres mots allemands possibles) mais avec toutefois deux grandes différences par rapport à la position de Michelet : d'un côté, il passe d'un point de vue français à un point de vue italien (ce qu'illustre d'ailleurs le titre de son ouvrage de référence (*Die Kultur der Renaissance in Italien – La civilisation de la Renaissance en Italie*, 1860) avec une autre chronologie mettant l'accent sur le xv^e siècle autant voire plus que sur le xvi^e siècle et, de l'autre, il n'adhère pas sans nuance à la nouvelle catégorie en manifestant même quelques réticences, évoquant à l'occasion une formulation « trop unilatérale » (*so einseitige Name*) ou encore la « soi-disant Renaissance » (*die sogenannte Renaissance*). Voir sur ce point A. Cotugno, *Dal Risorgimento al Rinascimento*, Venice, Marcianum Press, 2017, p. 76.

7 Voir notamment les travaux de Franco Simone et de son école. Cf. *Studi francesi*, 171 (LVII-III), 2013, *Franco Simone e la storiografia letteraria* (Atti della giornata di studi nel centenario della nascita promossa dall'Accademia delle Scienze di Torino in collaborazione con « Studi Francesi » Torino - 24 maggio 2013) notamment l'article de J. Balsamo intitulé « Une révision historiographique : Franco Simone, la littérature française du xvi^e siècle et le paradoxe de l'italianisme » (p. 525-533) qui propose une bibliographie des travaux de Simone les plus importants.

déploiement des mots et des phrases devait à la guerre permanente, et non pas simplement aux croisements des individus, à la circulation des œuvres et aux transmissions des modèles. C'est cette *transformation* de la littérature et de l'écriture par la guerre – changement de formes plus que représentation des conflits – que la présente contribution voudrait justement évoquer (en se limitant pour des raisons évidentes d'espace – et de compétence ! – à une perspective « italienne » et en laissant à d'autres la mise en lumière, en miroir, de la même logique de l'autre côté des Alpes); sans doute et d'abord parce que les guerres du XVI^e siècle non seulement ne furent pas des guerres comme les autres, j'y reviendrai, mais aussi parce que ces guerres se déroulèrent en un moment où la parole était démultipliée par l'imprimerie et où toute langue moderne était transformée par la conscience de l'entre-les-langues⁸, de ce que produisait la multiplication infinie des traductions et la constitution d'un *système* européen des langues vulgaires dans lequel ces dernières entretenaient des relations horizontales et permanentes, sans hiérarchisation obligée a priori des rapports entre les idiomes⁹.

Dans la péninsule italienne en guerre, émerge ainsi une multiplicité d'usages inouïs de l'écriture en langue dite « vulgaire » (l'adjectif renvoyant à la langue de tous, en tout cas de toutes les personnes alphabétisées). Ces usages, soulignons-le d'emblée, se développent à côté et non contre la langue latine des doctes ou des lettrés spécialisés – juristes, médecins, etc. On peut évoquer pêle-mêle à cet égard quatre langages, pour partie inédits et appelés tous à une fortune européenne : a) une forme originale de pensée politique (dans la Florence républicaine de Machiavel, brillante par ses lettrés et ses artistes, mais menacée constamment de ruine du fait de sa faiblesse militaire endémique); b) une codification littéraire de cette jeune langue vulgaire (entre Venise et Padoue, sous l'impulsion de Pietro Bembo) qui va permettre de construire l'articulation fondamentale entre langue et littérature ; c) une historiographie qui pour dire la guerre nouvelle adapte la syntaxe des historiens latins classiques et la tension

8 Cf. H. Wissmann, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012.

9 Sur la notion de traductions « verticales » et « horizontales », cf. G. Folena, *Volgarizzare e tradurre*, Turin, Einaudi, 1991 (une traduction française de ce bref essai fondamental vient de paraître sous le titre *Traduire en langue vulgaire*, édition de L. Marignac, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2018). Sur l'importance des traductions horizontales voir *Fedeli, diligenti, chiari e dotti. Traduttori e traduzioni nel Rinascimento*, sous la direction de E. Gregori, J.-L. Fournel et I. Paccagnella, Padova, CLEUP, 2016.

politique de l'écriture de Thucydide (avec l'*Histoire d'Italie* de Francesco Guicciardini); enfin, d) une série de « traités de comportements » qui, à partir du *Livre du Courtisan* de Castiglione, fonde un classicisme éthico-philosophique mondain (qui va s'avérer structurant pour l'espace des cours et des salons dans toute l'Europe d'Ancien régime)¹⁰. Tous les auteurs que nous venons de citer font partie de ce que nous pouvons appeler la « génération de la guerre¹¹ » : ils parviennent à l'âge adulte au tournant des XV^e et XVI^e siècles et, pour la plupart, ils occupent des postes de responsabilités dans les États dont ils sont les citoyens ou les sujets. Sans cette guerre interminable et dont les caractéristiques inédites frappent les contemporains très vite, il est certain qu'aucun d'entre eux n'aurait écrit ce qu'il a écrit comme il l'a fait : chacun des ouvrages considérés, chacune des pratiques d'écriture évoquée, est indissociable de l'état de guerre pas seulement parce qu'on tenterait de la représenter mais parce qu'on s'y essaie à comprendre cette situation extraordinaire – à s'en charger pourrait-on dire – et qu'on y invente le nouveau monde et les nouveaux récits que cette situation engendre et engage.

Pour être plus précis, l'hypothèse que je voudrais ici soumettre est donc la suivante : la nature particulière des guerres incessantes qui se déroulent dans la péninsule italienne durant ces années-là a pu induire des déplacements des catégories linguistiques ou rhétoriques (et par contrecoup des catégories esthétiques et éthiques) tels qu'ils jettent les fondements en même temps, et de façon inextricable, d'une nouvelle littérature et d'une nouvelle compréhension du monde, notamment du monde politique, et de l'histoire de ce monde. Cette hypothèse naît d'un double constat que l'on peut aisément tirer de la lecture de bien des textes italiens de l'époque. D'une part, la puissance et la vitalité d'un héritage culturel « italien » unique¹² ont été en définitive de peu de poids face

10 Sur ce point, voir P. Burke, *Le fortune del Cortegiano. Baldassarre Castiglione e i percorsi del Rinascimento europeo*, Rome, Donzelli, 1998, ainsi que C. Ossola, *Dal Cortegiano all'uomo di mondo. Storia di un libro e di un modello sociale*, Turin, Einaudi, 1987.

11 À cette liste pourraient s'ajouter d'autres langages comme, par exemple, l'apparition d'une forme moderne de théâtre ou encore une poésie épico-chevaleresque, qui avec le *Roland Furieux* de l'Arioste se détache clairement de ses modèles passés, tout en se nourrissant de ces derniers. Nous les laissons ici de côté car ces textes relèvent moins directement du raisonnement de la présente contribution.

12 Pour la majorité des humanistes italiens le patrimoine de la latinité antique est propriété exclusive de la péninsule (voir notamment sur ce point la querelle du cicéronianisme – sur laquelle voir le début de l'ouvrage classique de M. Fumaroli, *L'âge de l'éloquence*.

aux armes des « barbares » français, suisses, allemands ou espagnols¹³. D'autre part, les guerres qui ont commencé depuis que le roi de France Charles VIII a passé le col du Montgenèvre en septembre 1494 sont d'une nature nouvelle par leur rythme, leur intensité et l'importance de leurs effets : plus rapides, plus violentes et moins circonscrites dans l'espace, elles menacent en effet l'existence même des États concernés et transforment à la fois la perception du temps et l'équilibre entre la vie civile et la vie militaire (selon l'état des lieux proposé par Machiavel dans le prologue de son *Art de la guerre*).

En six mois, de septembre 1494 à février 1495, Charles VIII a pu conquérir Naples et provoquer au passage la chute du gouvernement des Médicis à Florence. Cette campagne facile, sans grande bataille rangée, est déjà marquée par des massacres pour l'exemple, qui sont l'ébauche d'une guerre contre les civils qui va devenir une constante dans les décennies suivantes. À partir de Ravenne (1512) notamment les morts dans les batailles se comptent désormais par milliers et non par dizaines¹⁴. Au fil des campagnes qui se succèdent sans cesse durant quarante ans, les mises à sac des villes et les massacres se multiplient ; certains États disparaissent comme le royaume de Naples et passent sous domination étrangère, d'autres États, auparavant florissants, comme le duché de Milan, sont réduits à la misère¹⁵. Ainsi se fait jour un véritable « ensauvagement » de la guerre¹⁶. La guerre n'est plus confinée

Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique, Genève, Droz, 1980). Par ailleurs, l'Italie est riche de la seule culture « nationale » européenne qui puisse revendiquer une tradition littéraire forte en langue vulgaire (avec les « trois couronnes » toscanes, Dante, Pétrarque et Boccace).

- 13 Ce qui conduira d'ailleurs à des débats infinis sur la place respective des armes ou des lettres dans l'éducation et dans la vie politique.
- 14 Voir sur ce point J.-L. Fournel, « La bataille de Ravenne (avril 1512) : la première bataille moderne ? », dans *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique*, sous la direction d'A. Boltanski, Y. Lagadec et F. Mercier, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 79-91, ainsi que l'entrée *Ravenna* dans l'*Enciclopedia Machiavelli* (Rome, Treccani, 2014, t. II) rédigée avec J.-Cl. Zancarini.
- 15 J.-L. Fournel, « La barbarisation de la guerre des guerres d'Italie aux guerres de religion », dans *Asterion*, n° 2, ENS Editions, 2004 (on line). Pour une présentation générale des Guerres d'Italie, voir J.-L. Fournel et J.-Cl. Zancarini, *Les guerres d'Italie. Des batailles pour l'Europe*, Paris, Gallimard, 2003. Les travaux de traduction et les études qui fondent cet article ont été depuis longtemps conduit pour la plupart en collaboration étroite avec Jean-Claude Zancarini.
- 16 Longtemps avant la boucherie de la Grande Guerre de 1914-1918 qui a conduit G. Mosse à forger ce concept (cf. G. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999).

aux marges de la société et du territoire mais frappe ceux-ci en leur cœur et du même coup les menace d'une disparition pure et simple. Les vieilles formes de rationalités *comunale* – centrées sur la défense du bien commun – et humaniste – fondée sur le modèle de la Rome antique et sur les ressources de la vertu face à la fortune – ne parviennent plus à rendre compte des événements. Il faut dès lors inventer un autre récit, une rationalité d'une nature différente, qui permettent de rendre compte de ce qui se passe en retrouvant une maîtrise du temps. Cet effort peut prendre des formes différentes selon les lieux, les fonctions, les compétences spécifiques des individus considérés mais, quelle que soit la situation – la « qualité des temps » pour reprendre une notion machiavélienne –, les actions et les choix de toutes ces personnes sont conditionnées par l'état de guerre. Chacun invente dès lors sa façon d'échapper au sentiment d'impuissance et d'incompréhension qui domine dès lors que ces hommes ont l'impression d'être agis plutôt que d'agir. La péninsule italienne va ainsi voir apparaître de nouvelles analyses, de nouveaux savoirs, de nouveaux textes, de nouveaux mots même : nombre d'entre eux vont vite migrer en France et s'y déployer, souvent sous d'autres formes, dans une autre langue qui les intègre et les adopte autant qu'elle les transmet (jusqu'à faire oublier toute auctorialité et toute langue d'origine), qui les conquiert plus qu'elle ne les imite, favorisant du coup une reprise et un approfondissement local, dans l'émulation, plus qu'une simple reprise passive des discours de l'autre.

Ceci passe d'abord par la mise à l'épreuve de mots nouveaux pour dire les bouleversements... ou pour leur échapper dans l'espace de substitution que peut devenir la littérature. Cet espace de substitution n'a ici rien à voir avec la notion simpliste d'« évasion » mais relève de la construction dans les textes d'un espace social et esthétique alternatif qui ne soit plus menacé par les aléas de l'Histoire. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles, j'y reviendrai, la construction d'une nouvelle codification de la langue, dans la Vénétie et dans les cours septentrionales, ne touche pas dans un premier temps la Toscane, c'est-à-dire le territoire où sont nés la plupart des textes littéraires qui aident à poser les canons de la nouvelle littérature¹⁷. Un écrivain a sans aucun doute eu une influence primordiale

17 Il n'est pas sans intérêt de s'attarder sur les effets significatifs induits par le retard avec lequel cette codification s'impose dans l'espace florentin, lieu par excellence du surgissement d'une pensée politique nouvelle au cours du « moment machiavélien ».

dans ce processus. Patricien vénitien, Pietro Bembo est sans doute, de fait, l'un des premiers hommes de lettres à comprendre que les guerres permanentes du présent constituent un danger non seulement pour les hommes et pour les territoires mais pour la langue qu'ils emploient. Renonçant à la carrière politique à laquelle sa naissance le prédisposait, Bembo avait quitté Venise dès 1492 pour mieux aller apprendre le grec à Messine et s'était essayé avec succès à l'écriture de prose et de vers latin (son *De Aetna* est publié en 1496). Il semblait ainsi avoir devant lui une destinée toute tracée d'humaniste classique, occupé à l'imitation des écrivains de l'âge d'or de la Rome antique¹⁸. Pourtant il décide en 1501 de préparer une édition du *Canzoniere* de Pétrarque (appelé par lui *Cose volgari*) puis, l'année suivante, une édition de la *Comédie* de Dante qu'il publie chez l'imprimeur humaniste par excellence, Alde Manuce. Ce dernier était jusqu'alors surtout connu pour ses éditions très soignées des classiques antiques ou des grands philologues contemporains, tel Politien. Chacun connaissait son détachement manifeste à l'égard des ouvrages en langue vulgaire¹⁹. Bembo entend ce faisant appliquer ses compétences d'humaniste, et donc de philologue attentif à la lettre du texte, à des écrits en langue vulgaire, ce qui n'avait jamais été vraiment fait pour une opération éditoriale. L'enjeu est clair : il s'agit de conférer un statut de « classique » aux écrits de Dante et, surtout, de Pétrarque en les délivrant de toute glose, en stabilisant le texte de référence, en lui donnant la noblesse des caractères italiques qui imitent le manuscrit et en assurant une large diffusion grâce au format de poche in-8°. Les œuvres des poètes toscans deviennent des textes que l'on peut lire

18 Sur Pietro Bembo (1470-1547), voir l'entrée que C. Dionisotti lui a consacrée dans le *Dizionario biografico degli italiani*, ainsi que le recueil d'articles de ce même Dionisotti, *Scritti su Bembo*, a cura di C. Vela, Turin, Einaudi, 2003. Voir aussi G. Mazzacurati, « Pietro Bembo », dans *Storia della cultura veneta : Dal primo Quattrocento al Concilio di Trento*, vol. 4, Venise, Neri Pozza, 1980, p. 1-59, ainsi que, plus récemment, le catalogue d'exposition *Pietro Bembo e l'invenzione del Rinascimento*, sous la direction de G. Beltramini, D. Gasparotto, A. Tura, Padoue, Marsilio, 2013, et la biographie écrite par M. Faini, *Pietro Bembo. Les lauriers et la pourpre*, Fondation Barbier-Mueller pour l'étude de la poésie italienne de la Renaissance / Somogy éditions d'Art, Genève, 2016.

19 Les deux seuls textes en vulgaire que Manuce publia avant 1501 furent les lettres de Catherine de Sienne, pour des raisons religieuses, et l'*Hypnerotomachia Poliphili*, livre anonyme, attribué ensuite à Francesco Colonna, qui est un exemple d'experimentalisme linguistique latinisante vouée à l'échec (on peut lire sa traduction dans une récente réédition de la traduction française de Jean Martin au XVI^e siècle – *Le songe de Poliphile*, Paris, Imprimerie nationale, 2004 ; réédition Paris, Pocket Agora, 2017).

quotidiennement et qui sont *imitables*, pouvant dès lors jouer un rôle de *modèles*, au même titre que Virgile l'est pour la poésie néo-latine, selon la logique de l'imitation qui est au cœur de la réflexion rhétorique et esthétique traditionnelle des humanistes du Quattrocento.

Mais ce qui importe ici tient aux raisons de cette entreprise surprenante de Bembo, conduite avec la même vitesse et, dans une certaine mesure, la même détermination et la même violence que les campagnes militaires de son temps. Les débats qui s'étaient développés au cours du xv^e siècle sur les origines historiques de la langue vulgaire (et sur ses relations avec le latin) avaient favorisé la diffusion d'une thèse que l'on peut appeler la « théorie de la catastrophe » : selon celle-ci, la langue vulgaire était née de l'écroulement de la langue latine à la suite des invasions barbares²⁰. Cette historicisation de la réflexion linguistique avait conduit tout à la fois à une dramatisation des enjeux représentés par la « question de la langue » mais aussi à une potentielle autonomie de la langue vulgaire, qui n'était plus dès lors subordonnée au latin, dans la mesure où elle était née dans une autre époque. Or Bembo, selon une réflexion analogique qui eût été difficile sans le précédent de la discussion qui avait eu lieu au milieu du Quattrocento, considère que, les mêmes causes pouvant produire les mêmes effets, l'arrivée de nouveaux « barbares » dans la péninsule pourrait conduire au délitement de la jeune langue vulgaire, et ce d'autant plus que la langue vulgaire contrairement au latin classique n'était pas régulée de façon solide. En effet, le vulgaire était encore dénué de toute codification : transformé en une *koynê* pratique, sans grammaire ni dictionnaire, des cours et des chancelleries, elle restait soumise aux tensions centrifuges des régionalismes et à la contamination lexicale des latinismes. Bembo voulait donc empêcher que cette langue qui, depuis longtemps, avait déjà acquis droit de cité dans la littérature, dans les conversations et dans les usages fonctionnels de la politique, de la diplomatie et du commerce, mais qui restait ouverte à toutes les influences et à toutes les expérimentations lexicales et syntaxiques, ne disparût dans la tourmente

20 Le point de départ de ce débat sur l'origine de la langue vulgaire peut être reconduit aux discussions qui eurent lieu à Florence en 1435 entre Flavio Biondo et Leonardo Bruni (voir M. Tavoni, *Latino, Grammatica, Volgare : storia di una questione umanistica*, Padoue, Antenore, 1984). Sur ce que les critiques modernes ont appelé la « théorie de la catastrophe », voir C. Marazzini, *Storia e coscienza della lingua in Italia dall'Umanesimo al Risorgimento*, Turin, Rosenberg & Sellier, 1989, p. 17-46.

des nouvelles guerres, du fait de cette nouvelle catastrophe. Au début de son dialogue intitulé *Proses de la langue vulgaire*²¹, dans une des rares allusions aux événements contemporains de l'ouvrage, l'auteur énonce très explicitement cet enjeu. Par la bouche de Julien de Médicis, répondant en l'occurrence à Federico Fregoso qui venait d'exposer la théorie de la corruption de la langue latine au contact des barbares dix siècles auparavant, il est ainsi proclamé : « À Dieu ne plaise [...] que celle-ci [i.e. la langue vulgaire] n'en revienne plus que jamais à parler de façon servile : ce qui, si le ciel ne s'y emploie pas, paraît ne pas devoir tarder très longtemps » si l'on remet « à la France et aux Espagnes une belle et bonne partie de notre douce campagne²² ». En d'autres termes, la langue vulgaire pourrait perdre toute autonomie (« parler de façon servile ») si Français et Espagnols établissent de façon durable leur domination sur le territoire de la péninsule. Dans le véritable dispositif, cohérent, progressif et articulé que Bembo élabore, le troisième volet de son projet (qui est en fait le premier chronologiquement, puisqu'il accompagne la préparation des éditions de Pétrarque et Dante mais précède de plusieurs années la rédaction du dialogue théorique des *Proses de la langue vulgaire*) est la rédaction d'un autre dialogue intitulé *Gli Asolani*, à partir des dernières années du xv^e siècle²³. Portant sur l'amour, cette œuvre aborde un sujet qui permet à Bembo de conjuguer son expérience de sociabilité courtisane, sa formation d'humaniste et ses réflexions rhétoriques. Le

21 Les *Proses de la langue vulgaire* est, on le sait, un ouvrage crucial dans la question de la langue. Il fut publié en 1525 mais son élaboration avait probablement commencé dès la fin de la première décennie du siècle et les manuscrits des deux premières parties du dialogue circulèrent longtemps avant sa publication. Le dialogue en question devint très vite après sa publication une référence obligée des débats sur la langue vulgaire, même si la plupart de ses lecteurs ne perçoivent pas toujours un des postulats essentiels de Bembo : il entendait penser une solution pour la seule langue écrite noble, celle des « auteurs », celle de la littérature dirions-nous aujourd'hui, et non pour la langue vulgaire en général, surtout pas pour la langue orale de la conversation. Le propos de Bembo s'inscrit donc dans une réflexion d'ordre exclusivement esthétique et rhétorique, et ne relève pas d'une proposition de type linguistique.

22 P. Bembo, *Prose della volgar lingua*, dans *Trattatisti del Cinquecento*, édition par M. Pozzi, Milan-Naples, Ricciardi, 1978, p. 70 (c'est moi qui traduis).

23 Ce titre (les *Asolains*) renvoie aux personnes qui se réunissent dans la petite cour de Caterina Cornaro, « reine de Chypre » en exil, cour située à Asolo, non loin de Venise. L'ouvrage fut assez vite traduit en français par Jean Martin (Paris, Vascosan, 1545) et réédité plusieurs fois en France au xvi^e siècle (1552, 1555, 1572). On en a une édition moderne préparée par M.-F. Piéjus et préfacée par M. Pozzi (Paris, Les Belles Lettres, 2006).

dialogue nourrit ainsi la prose de motifs propres à une tradition tout à la fois philosophique (la question de l'amour ou de la beauté est au cœur du néo-platonisme post-ficinien) et poétique (la tradition courtoise des échanges amoureux avec la traduction en vers de l'expérience du sentiment). L'auteur entend proposer ainsi un *exemple* de l'application des canons littéraires qui seront formalisés définitivement dans ses *Proses de la langue vulgaire* (l'imitation de Pétrarque pour les textes poétiques et celle de Boccace pour les textes en prose). Cet exemple sera d'ailleurs constamment remis sur le métier jusqu'à sa mort par l'auteur puisque la première édition des *Asolani* en 1505 (toujours chez Alde Manuce) sera suivie par une deuxième édition corrigée en 1530, puis par une troisième publiée posthume en 1553. On pourrait en dire tout autant de l'édition des *Rime* de Bembo – la première édition date de 1530 – qui est conçue comme une application de ce qui a été posé dans les *Proses*. Au passage, remarquons que les efforts du Vénitien portent d'ailleurs avant tout sur la langue de la poésie, ce qui provoque une sorte de déséquilibre qui va marquer l'histoire de la littérature italienne pendant tout l'Ancien Régime. Pour le dire en quelques mots, le modèle pétrarquiste va jouir d'une grande fortune, pas le modèle boccacien.

Quoi qu'il en soit, l'articulation des trois volets du processus décrit (publication de textes canoniques du passé proche, élaboration d'un exemple de prose ornée contemporaine et formalisation d'une codification de l'écriture littéraire) est significative : la théorisation réglementaire est *précédée* par une expérience d'écriture, qui elle-même a imposé la nécessité d'une édition philologique des textes de référence. Dans cette logique, la littérature (celle que l'on écrit et celle que l'on lit, que l'on admire et que l'on imite) est première : la possible formalisation des codes, comme résistance à l'Histoire, naît de la *pratique* d'écriture. Ce qui d'ailleurs n'interdit pas à cette dernière dans un incessant *work in progress* d'être alimentée par la théorie dans un second temps, ce que montre la réélaboration tenace du recueil des *Rime* et la nouvelle édition, vingt-cinq après la première édition, des *Asolani*.

La coïncidence avec la chronologie des guerres est parlante : après la publication des *Proses* en 1525, celles de la deuxième édition des *Asolani* puis du recueil des *Rime*, comme double acte fondateur du pétrarquisme européen, ont lieu en 1530. Or, c'est au même moment qu'a lieu le couronnement de Charles Quint comme Empereur, à Bologne, en

février 1530, marquant la vraie fin des guerres permanentes en Italie et l'instauration de la *pax hispanica* sur la péninsule. L'enjeu de cette affaire pourrait bien être le rapport entre la Littérature et l'Histoire. La perception douloureuse d'un présent menaçant conduit le lettré à prôner un retranchement de la langue du temps présent. Et ce, non pas au profit d'une fuite dans une illusoire évasion, mais au nom de l'intangibilité d'un espace textuel susceptible de représenter le socle d'un véritable projet tout à la fois esthétique, éthique et social. Le pétrarquisme s'affirme d'abord comme le choix d'un code à la fois linguistique, rhétorique et humain²⁴. On assiste à la fondation d'une littérature contemporaine qui revendique son autonomie absolue, une autonomie des textes fondée sur l'autonomie absolue de l'instrument langagier auquel ils ont recours. Dans cette perspective, la littérature se fait constitution d'une autre Histoire, alternative à celle qui se déploie dans le sang et la mort sur les champs de bataille. Il s'agit en effet de parler avec les mots du XIV^e siècle (ceux de Boccace et Pétrarque, à un degré moindre ceux de Dante) aux lecteurs contemporains et, surtout, aux lecteurs à venir puisque l'essence d'un véritable écrivain selon Bembo est de se fixer pour objectif de s'adresser à la postérité tout en s'adressant aux lecteurs de son temps. Voilà pourquoi Bembo rejette la production littéraire en langue vulgaire du *Quattrocento* (qu'il s'agisse des écrivains de nouvelles, des chroniqueurs, de la poésie toscane des cercles médicéens ou des poètes des petites cours septentrionales). Ces textes sont selon lui nourris d'une confiance excessive dans la capacité de la langue à croître et embellir naturellement, sans avoir recours à la moindre règle et sans élire de modèles²⁵. Du même coup, quand Bembo choisit d'imposer le toscan comme langue de référence, il précise d'emblée que cette

24 Sur la catégorie de pétrarquisme voir K. Hempfer, *Per una definizione del petrarchismo*, dans *Testi e contesti. Saggi post-ermeneutici sul Cinquecento*, Naples, Liguori, 1998, p. 147-176 (l'édition originale allemande date de 1987).

25 L'introduction au commentaire de ses propres sonnets que Laurent de Médicis écrit quelques années avant le déchaînement de la guerre est un exemple éloquent de cette confiance dans la beauté « naturelle » de la langue toscane (cf. Lorenzo de' Medici, *Comento dei miei sonetti*, édition par T. Zanato, Florence, Olschki, 1991, p. 133-152 ; dans ce texte Laurent le Magnifique ne voit pas de limite à la progression de la langue florentine – cf. p. 149 « *potrebbe facilmente, nella iuventù e adulta età sua, venire ancora in maggior perfezzione, e tanto più aggiugnendosi qualche prospero successo e aumento al fiorentino imperio* », où l'empire florentin qui est convoqué, selon une étrange notion juridico-politico-linguistique, relève moins d'une expansion territoriale que d'une hégémonie culturelle et littéraire).

langue ne saurait être celle que *parlent* les Toscans d'aujourd'hui, trop soumise à la corruption du temps présent et à l'incertitude de pratiques quotidiennes non codifiées. Si Bembo « censure » ainsi le présent de l'Histoire²⁶, s'il fait l'impasse sur le passé proche, c'est pour défendre, ou plutôt pour fonder, une Littérature présente qui trouve dans les textes la force qui manque à la langue littéraire dont il a hérité, une langue instable et mouvante, dépourvue d'un code de référence qui l'arrache aux contingences historiques. C'est une pensée littéraire et non une pensée linguistique qui se fait jour ou plus exactement une pensée qui subordonne systématiquement la réflexion linguistique à un horizon littéraire comme seul horizon qui vaille, car c'est le seul qui confère une force propre à la langue et lui permette de résister à l'Histoire belliqueuse. Au présent de la Guerre, Bembo oppose ainsi un présent des Textes, qui peut au passage autoriser une forme de revanche des lettrés de la péninsule (ou d'ailleurs puisque le dispositif est reproductible dans des situations similaires de crise politique et militaire...) sur les envahisseurs d'outre-monts.

En outre, si le latin, depuis l'émergence d'un puissant humanisme septentrional, incarné par le « prince des humanistes », Érasme, ne peut plus être revendiqué comme une exclusivité italique, il n'en va pas de même de la langue vulgaire italienne. Bembo peut ainsi paradoxalement transposer et unir les positions d'un Lorenzo Valla qui, au siècle précédent, dans ses *Elegantiae* proclamait l'empire pacifique de la langue latine sur l'Europe (en se donnant ainsi la possibilité de ne pas considérer la chute de l'empire territorial de Rome) et d'un Laurent de Médicis qui, dans l'introduction au commentaire de ses propres sonnets, promettait à la langue toscane un avenir radieux à la condition que pût croître « l'empire florentin ». Mais Bembo fait reposer cette confiance dans les mots sur de plus solides fondements en la dissociant, comme Laurent, de la référence au latin (dont les Italiens ne sauraient plus prétendre qu'il est leur patrimoine exclusif) et en la libérant, comme Valla, de l'hypothèque politico-territoriale. À la manière dont le grec des vaincus s'était imposé dans la Rome antique, le toscan, devenu l'italien, pourrait ainsi s'imposer comme langue de la culture (ce qui sera d'ailleurs pour

26 Le mot est de Giancarlo Mazzacurati dont l'important essai intitulé *Il Rinascimento dei moderni* (Bologne, Il Mulino, 1985 – réédition 2016) n'est pas étranger à une partie des réflexions présentées ici.

partie le cas jusqu'au milieu du XVII^e siècle) dans l'Europe des grandes monarchies nationales²⁷.

S'il en va ainsi c'est parce que ce code littéraire prend aussi la forme d'un code social réglant l'être ensemble, la « conversation » des élites. La conquête de l'Europe par le pétrarquisme va de pair avec la diffusion d'une codification des « comportements » qui ne passe pas seulement par ce que l'on a appelé les traités du même nom (écrits notamment par Baldassar Castiglione, Giovanni Della Casa, Stefano Guazzo). Le gouvernement des mots (cette « grammaire de la domination » dont parlait Giancarlo Mazzacurati) est aussi un gouvernement des attitudes en société. La poétique de l'amour débouche sur une raison des gestes qui constitue un marqueur social. La posture rhétorique ne concerne pas seulement les mots mais l'ensemble de l'*actio* des locuteurs : les critères principaux du code pétrarquiste tels qu'ils sont énoncés dans les *Proses de la langue vulgaire*, au premier chef la *gravità* et la *piacevolezza* (la « gravité » et le « plaisir » ou l'« agrément » – *Proses*, II, 9), concernent aussi bien la langue que la vie en société. L'« urbanité » qui est fondée par ce code définit ce que l'on appellera plus tard la société « polie », chère à la sociologie éliassienne comme à l'histoire de la rhétorique renouvelée de la fin du XX^e siècle. La question demeure de savoir si la tradition rhétorique antique (notamment Cicéron et Quintilien) revisitée par des humanistes du XV^e siècle, tel Giovanni Pontano, ne suffirait pas à fonder cette codification du comportement sans que l'on ait besoin de lancer des ponts avec la matrice littéraire du pétrarquisme. L'hypothèse soutenue ici est que, sans le détour par ce code littéraire, lui-même induit par un code linguistique strict, la codification des comportements aurait eu plus de mal à s'imposer dans les élites italiennes puis européennes car le discours amoureux porté par le pétrarquisme représente alors l'un des seuls pôles possibles d'idéalisation de l'existence humaine et d'universalisation des pratiques sociales²⁸. On comprend mieux dès lors pourquoi dans le dialogue de référence de l'*institutio* sociale d'Ancien

27 Voir J. Balsamo, *Les rencontres des Muses. Italianisme et anti-italianisme dans les Lettres françaises de la fin du XVI^e siècle*, Genève, Slatkine, 1992.

28 Voir M. Pozzi, « Aspetti della trattatistica d'amore », dans *Lingua, cultura, società*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1989, p. 57-100, et J.-L. Fournel, « Rhétorique et langue vulgaire en Italie au XVI^e siècle : la guerre, l'amour et les mots », *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, sous la direction de M. Fumaroli, Paris, PUF, 1999, p. 313-340.

Régime, à savoir le *Livre du Courtisan* de Baldassar Castiglione, Bembo est introduit comme un personnage qui ne dit rien sur la discussion du premier livre consacré à la langue à employer dans la conversation courtesane, mais qui, en revanche, intervient longuement dans le dernier livre du dialogue pour décrire l'ascèse néo-platonicienne du courtisan amoureux accédant à la vérité à travers l'amour de sa dame.

Reste toutefois que la diffusion de ce code ne passe pas nécessairement par la langue vulgaire italienne, quel que puisse être l'indéniable statut privilégié de celle-ci dans les autres pays européens. Si les humanistes européens avaient pour point commun de partager un instrument langagier commun et antique, à savoir le latin (et parfois le grec), les « pétrarquistes » s'ils connaissent souvent l'italien font passer dans leurs propres langues les codes élaborés dans la péninsule italienne. On pourrait ainsi rapporter à l'échelle de l'Europe le mot très juste de Mario Pozzi selon lequel, dans la question de la langue en Italie, « ce n'est pas la Toscane qui a conquis l'Italie mais l'Italie qui a conquis la Toscane²⁹ » et affirmer que ce n'est pas en l'occurrence la langue vulgaire italienne qui conquiert l'Europe mais les langues vulgaires de l'Europe lettrée qui s'emparèrent de la langue littéraire (notamment amoureuse) et codifiée de la péninsule pour penser l'autonomie de leur propre langue et de leur propre littérature³⁰. Rien d'étonnant dans cette logique-là que des lettrés français aient ainsi revendiqué l'arrachement de certaines œuvres à leur langue originelle pour enrichir la langue française en refusant d'enfermer celle-ci dans une position subordonnée ou débitrice par rapport au toscan et en proclamant une sorte de droit de conquête

29 Cette boutade qui n'en est pas une reprend la position défendue dans l'introduction donnée par M. Pozzi au recueil de textes de différents auteurs de la question de la langue rassemblés sous le titre *Questioni linguistiche del Cinquecento* (Turin, UTET, 1986, p. 9-23 ; cf. citation p. 11 : « *Alla fine, è vero, il toscano letterario si affermò ma non perché la Toscana avesse esercitato un'egemonia linguistica sulla penisola ma al contrario perché l'Italia si era 'annessa' la Toscana e quindi si sentiva in diritto di utilizzare il patrimonio linguistico e letterario secondo le proprie prospettive e necessità* »). Sur toutes ces questions, voir les volumes issus du programme de recherches dirigé par Elsa Kammerer et Jan Dirk Müller, « Laboratoires européens des langues vulgaires » (Eurolab) dont les résultats ont été publiés récemment aux éditions Droz dans la collection *De lingua et linguis*.

30 Voir *Il Petrarchismo. Un modello di poesia per l'Europa*, sous la direction de F. Calitti et R. Gigliuci, Rome, Bulzoni, 2006, 2 vol. (le premier volume est le plus important pour notre propos). Voir aussi W. J. Kennedy, *The Site of Petrarchism. Early Modern National Sentiment in Italy, France and England*, Baltimore and London, The John Hopkins University Press, 2003.

dans le territoire des mots, équivalent de celui que les rois de France avaient pu invoquer pendant des décennies dans leurs « descentes » successives dans la péninsule³¹. Le prix à payer pour cette victoire du code pétrarquais et son expansion européenne est souvent, toutefois, un certain immobilisme de la production poétique dans laquelle le respect des canons et la restriction de la langue poétique n'est pas sans effet sur la création. La stabilité qui se veut éternelle d'une écriture projetée d'emblée dans la postérité rend malaisée l'évolution des formes et favorise l'auto-engendrement de textes produits, parfois non sans quelque complaisance, par le groupe social qui définit son excellence éthique et culturelle à partir de la maîtrise de ce même code qui constitue le cadre obligé de l'écriture³². Le risque existe en effet d'une création poétique touchée par la répétition et l'abstraction (dans son sens originel d'arrachement au réel). Force et fragilité du classicisme sans doute, dès lors qu'il renonce à toute réflexivité sur ce qu'il répète et reproduit, force et fragilité qu'il ne convient pas d'identifier trop vite avec la « modernité » littéraire.

Il n'est pas sans intérêt à cet égard de comparer rapidement le choix de Bembo – et sa fortune littéraire européenne à travers le développement du pétrarquisme – avec un autre espace de frottement de la langue avec le temps de la guerre. J'entends parler de la Florence républicaine. Il ne s'agit plus ici de poser les bases d'une littérature mais, avec (entre autres) Savonarole, Machiavel et Guicciardini, de trouver une façon *politique* de dire l'histoire du passé très proche et celle du temps présent, pour aider à sauver la République. Ce n'est que *de surcroît* que ces textes prennent une valeur philosophique, rhétorique ou esthétique. Cette façon de parler et d'écrire différente, cette disposition des mots inédite ouvre la

31 Voir sur ce point par exemple les remarques selon lesquelles Machiavel se comprend mieux en français qu'en toscan (cf. J.-Cl. Zancarini, « *Et favellar francese non gli spiace* ». Sulle traduzioni francesi del *Principe*, XVI-XVII secolo », dans *Machiavelli cinquecento : mezzo millennio del Principe*, sous la direction de G. M. Anselmi, R. Caporali et C. Galli, Milan, Mimesis, 2015, p. 73-90, et J.-L. Fournel, « L'aristotelizzazione di Machiavelli nella Francia del secondo Cinquecento : una questione linguistica ? », en cours de publication). Certains traducteurs et lettrés français peuvent même revendiquer explicitement ce curieux avatar du droit de conquête : c'est le cas de Du Bellay par exemple ou de Loys Le Roy. Sur cette question voir récemment P. Casanova, *La langue mondiale. Traduction et domination*, Paris, Seuil, 2015, p. 59-76 (notamment le chapitre « La traduction comme conquête »).

32 Giulio Ferroni put ainsi mettre l'accent sur ce qu'il nomme la « nature tautologique » dans son « Introduction » à *Poesia italiana. Il Cinquecento*, Milan, Garzanti, 1978, p. XI.

voie sans le vouloir à une nouvelle rhétorique dont l'objectif n'est pas de constituer un autre Monde pacifié et clos mais de comprendre – dans le double sens de ce terme – le monde bouleversé et infiniment ouvert de la conjoncture belliqueuse. Rien d'étonnant donc à ce que, jusqu'au début des années 1530, Florence soit restée largement à l'écart du mouvement de codification linguistique et rhétorique développé à Padoue, à Venise et dans les petites cours septentrionales.

La foisonnante parole républicaine florentine qui voit le jour à partir de 1494 (traités, chroniques, discours, dialogues, sermons, poésies politiques, livres de raison, aphoristique se multiplient justement dans ces années-là) ne répond à aucun code unificateur : son principal enjeu n'est pas d'ailleurs de donner à voir quelque chose de connu mais plutôt de dévoiler ce qui ne l'est pas ou ne l'est plus, de montrer comment résister à la tourmente des guerres en cours. Savonarole a en commun avec Machiavel de recourir, pour ce faire, à un verbe qui surprend leurs auditeurs et leurs lecteurs. Savonarole détonne par rapport aux formes attendues de la rhétorique de la chaire et l'on dit qu'il parle « comme les apôtres » dans la mesure où il délaisse le cicéronianisme de la cour de Rome³³, en préférant dans ses sermons l'atticisme et la maïeutique socratique aux recherches sophistiquées d'un Politien, taxé d'asianisme par les fidèles du prieur dominicain. Machiavel, de son côté, tord les formes classiques du traité politique et proclame au cœur de la lettre de dédicace au *Prince* (dans un écho étonnant pour quelqu'un qui n'aimait pas beaucoup le prieur de San Marco) qu'il faut refuser tous les ornements de l'écriture. Savonarole et Machiavel ont en commun de devoir procurer à leurs auditeurs ou à leurs lecteurs une lecture *rapide, immédiate et efficace* du temps présent (c'est ici que réside sans doute, au-delà de la critique des « gouvernements imaginés » et de l'« empirisme » supposé de Machiavel, la justification de l'injonction à suivre la « vérité effective

33 Celui qui a été étudié par le père jésuite J. O'Malley dans son ouvrage *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine, and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court (c. 1450-1521)*, Duke University Press, 1979 et dont, à Florence, Fra' Mariano da Genazzano était une des illustrations. Sur ce prédicateur dominicain rival de Savonarole, voir D. Gutierrez, « Testi e note su Mariano da Genazzano (d. 1498) », *Analecta Augustiniana*, 32, 1969, p. 117-204 ; et M. Deramaix, « *Consumatum est*. Rhétorique et prophétie dans un sermon de Mariano da Genazzano contre Savonarole », dans *Savonarole. Enjeux, débats, questions. Actes du Colloque international* (Paris, 25-26-27 janvier 1996), sous la direction de A. Fontes, J.-L. Fournel et M. Plaisance, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 173-197.

de la chose » dans le chapitre xv du *Prince*). La parole républicaine dans ses différences mêmes acquiert une *nécessité* propre – et le terme de « nécessité » est utilisé de façon récurrente par Machiavel et ses contemporains pour désigner la contrainte exercée sur les hommes par la guerre... La nouveauté de cette parole ne naît pas des mots auxquels elle a recours (les néologismes y sont rares) mais de l'usage qu'elle en fait, de l'analyse critique des lieux communs qui leur sont attachés et de la resémantisation qui en découle pour certains termes centraux. La *libertà*, *lo stato*, la *legge* (la liberté, l'État, la loi) sont par exemple convoqués dans leur indétermination même et l'examen des frontières poreuses de leurs significations nourrit une réflexion iconoclaste. Si la poésie pétrarquaisante condense, voire fige, l'expérience personnelle dans une série circonscrite de termes et d'images savamment agencés au profit de l'harmonie du rythme et de l'éthique de la mesure, la parole politique florentine ouvre sans limite le prisme d'une expérience collective dans une recherche interminable et infinie du sens qu'elle peut prendre – d'un sens dont le contenu reste radicalement ouvert. Alors que l'homme poli mesure son attitude en société à l'aune des codes que lui fournit l'expression philosophico-poétique de l'amour pétrarquaisant, l'acteur de la politique républicaine florentine passe les mots au crible des événements pour apprécier sans a priori le sens qu'ils recouvrent vraiment. Les mots doivent dire l'Histoire en cours, dans son indétermination même, au lieu de servir à fonder une autre Histoire où les seuls faits auxquels ils devraient se mesurer sont le respect du code de l'« honnêteté » par ceux qui les énoncent. La réception des Florentins dans la France des Valois perçoit très vite l'enseignement des Florentins. Ainsi, Jacques Gohory, un des premiers traducteurs de Machiavel en français, notait que le Florentin avait été le premier à savoir conjuguer « les mots propres et naturels » et les « termes d'État³⁴ » : d'un côté, la langue florentine, nourrie de la quotidienneté la plus matérielle qu'abhorrerait Bembo et, de

34 L'expression se trouve dans la lettre de dédicace à l'édition de 1571 du *Prince* et des *Discours* (fol. 3^v). Il n'est pas sans intérêt de rappeler que cette remarque est insérée dans un passage où Gohory critique durement les choix de traduction de Gaspard d'Auvergne dans sa traduction du *Prince* (1553) en déclarant que, dans celle-ci, D'Auvergne a « tenu une voye contraire a la mienne de iuger toujours son style meilleur, d'autant que il s'esloigneroit plus de son auteur, lequel avait premier antcipe les mots propres et naturelz et les termes d'estat » (*ibid.*, fol. 3^v). Il ne s'agit pas pour Gohory de s'éloigner du texte de Machiavel mais de l'annexer à la langue française.

l'autre, la langue technique du gouvernement, censée pouvoir dire les choses de l'État (la « longue expérience des choses modernes » évoquée par Machiavel dans sa lettre de dédicace du *Prince*). Du même coup, on ne peut tirer de cette écriture d'improbables *lois* de la politique, encore moins les grands axes d'une *science du* politique : Machiavel fonde une rhétorique politique en acte, tirant ainsi toutes les conséquences de la polysémie radicale du lexique qu'il utilise et de l'unicité des cas qu'il étudie. Ses « exemples » ne sauraient être des modèles et justifier une lecture analogique de l'Histoire : ils ne sont lourds d'aucun code ni d'aucune *institutio* parce que les mots partent des faits de l'Histoire en cours et n'entendent pas créer une « autre » histoire³⁵. La chose a son importance pour les lecteurs d'outre-monts qui trouvent ainsi dans ces lectures des outils de réflexion adaptables à d'autres crises, y compris quand le temps et l'espace de déploiement de la réflexion ne sont pas les mêmes : les langages politiques des Florentins sont utiles pour toutes les saisons et c'est bien là ce qui va faire de l'articulation du machiavélisme et de l'anti-machiavélisme un chapitre important de l'histoire de la pensée politique européenne à l'âge moderne.

Comme Machiavel, Savonarole et Guicciardini se méfient de la « douceur des mots », qu'il s'agisse des mots pleins de certitudes des philosophes (ces « sages de notre monde » raillés par le dominicain) ou des mots agréables des poètes ou des rhéteurs. De façon différente, ces derniers s'éloignent en effet des « cas » de l'expérience vécue (de la « substance des choses » écrit Guicciardini dans son *Dialogue sur la façon de régir Florence*). L'aboutissement le plus accompli de cette rhétorique critique est probablement la rédaction par Guicciardini de son *Histoire d'Italie*, écrite entre 1535 et 1540. Sur près de deux mille pages, l'auteur rédige une histoire politique des guerres de son temps qui n'est, selon le titre apocryphe, une « histoire d'Italie » que dans la mesure où l'essentiel de l'histoire européenne se déroulait alors dans la péninsule. Cette histoire des « choses qui se sont déroulées en Italie », pour reprendre les premiers mots de l'Histoire d'Italie, est ainsi une histoire « européenne » autant et plus qu'une histoire « italienne ». En ce

35 C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles il adopte pour chacune de ses œuvres un « genre » différent : poésie morale en vers (*terza rima* dantesque) des *Decennali*, traité dialogique avec le *Prince*, forme éclatée des *Discours*, dialogue classique avec l'*Art de la guerre*, historiographie des *Histoires florentines*...

sens, l'ouvrage propose exactement le contraire d'une histoire « locale », à l'image de ces chroniques dont les auteurs parlent d'abord et avant tout à ceux qui sont nés et vivent dans le même lieu qu'eux.

Ainsi, au fil de l'écriture, si l'auteur retrouve la syntaxe des grands historiens de l'Antiquité romaine, il n'y a pas recours au nom d'un choix rhétorique abstrait mais parce que cette organisation du discours est la seule susceptible de rendre compte de la complexité des causalités de la guerre. L'insertion d'interminables incises ou l'éloignement des sujets par rapport aux verbes d'action principaux retranscrivent ainsi la multiplicité d'un réseau de faits qu'il faut *tous* prendre en compte et ordonner pour comprendre ce qui est advenu. La posture panoptique ou la perspective cubiste de l'auteur, tendant à décrire en même temps l'objet sous des angles différents, est d'ailleurs loin de toujours proclamer l'unicité de l'explication fournie. Elle tend souvent à souligner au contraire sa fragilité et sa dépendance par rapport à la *fortune*, ce mot ancien, repris pour traduire ce qui échappe à la connaissance de l'homme en un moment donné, qui devient souvent une image immatérielle des incertitudes des temps de guerre. Il n'en reste pas moins que, du coup, la syntaxe guicciardinienne peut également sembler en France et ailleurs d'une grande proximité aux lecteurs familiers des historiens antiques : l'ouvrage se trouve ainsi doté d'une sorte d'universalité manifeste qui en fait un ouvrage qui n'est pas enfermé dans son origine toscane, ni même italienne.

Dans la même perspective, les choix lexicaux faits par Guicciardini permettent également de retisser, encore et pour finir, les fils de la comparaison avec le geste théorique de Bembo décrit plus haut. Il est notable à cet égard que Guicciardini choisisse de limer sa langue pour la « déflorentiniser », comme l'a bien montré Mario Pozzi³⁶. L'historien a voulu nuancer la « florentinité » contemporaine de sa langue en adoptant pour partie le modèle « boccacien » proposé par Bembo. Les manuscrits de l'œuvre témoignent d'une étude serrée de l'auteur sur les textes de Bembo afin de corriger les régionalismes lexicaux. Par ailleurs, il avait confié à un de ses amis, Giovanni Corsi, homme de lettres³⁷, fin

36 Cf. M. Pozzi, « Machiavelli e Guicciardini : Appunti per un capitolo di storia della prosa italiana », dans M. Pozzi, *Lingua e cultura del Cinquecento*, Padoue, Liviana, 1975, p. 49-72.

37 Quand Corsi avait remplacé Guicciardini comme ambassadeur en Espagne en 1513, ce dernier l'avait raillé avec un proverbe castillan qui le qualifiait de « plus fou qu'un lettré » (cf. R. Ridolfi, *Vita di Francesco Guicciardini*, Milan, Rusconi, 1982, p. 325).

connaisseur des *Proses*, le soin de lui proposer en ce sens toute correction utile. Doit-on voir dans cette entreprise de correction une inflexion qui ferait se croiser ces deux lignes jusqu'alors parallèles de rapports à la langue que nous avons tenté de suivre dans l'Italie en guerre ? La tentation de répondre positivement est d'autant plus forte qu'au moment où Guicciardini, quelques mois avant sa mort, entreprend ce travail infini de correction de son manuscrit, la république florentine a définitivement sombré et Bembo a été couronné par un chapeau de cardinal en 1539³⁸. Pourtant, il semble difficile de s'en tenir là. En effet, l'auteur de l'*Histoire d'Italie* est loin d'accepter toutes les propositions de corrections qui lui sont faites et son texte reste, par endroits, marqué par la langue florentine la plus matérielle, celle des marchands et des boutiques de la vieille cité guelfe. Par ailleurs, et surtout, les raisons qui conduisent Guicciardini à polir sa langue ne sont qu'apparemment comparables à celles de Bembo : si lui aussi entend livrer à la postérité un texte détaché de son origine géographique « florentine », ce n'est pas pour le faire échapper à l'Histoire du temps présent mais pour rendre plus universelle l'explication achevée de cette Histoire des guerres de son temps. L'auteur entend adopter une posture d'écrivain au-dessus des parties en présence pour retrouver une union possible des mots et des faits, des *verba* et des *res*. C'est là une condition nécessaire pour sortir de cette ère du soupçon que les bouleversements contemporains avaient imposé à la langue de la politique et de l'histoire. La question n'est pas celle d'un code à reproduire mais celle d'une explication à donner. Du même coup, Guicciardini aurait pu représenter un modèle de prose, au moins de prose scientifique, pour la littérature italienne, à l'égal de ce modèle qu'avait imposé Bembo pour la poésie. Ce ne sera pas le cas, ce ne pouvait l'être, dans une péninsule italienne que la guerre avait laissé exsangue et sous domination étrangère. Sur la politique et l'histoire, il n'était pas possible en Italie d'écrire *après* comme on avait écrit *pendant*. En revanche, il en va autrement en France et ailleurs en Europe, comme le montre la diffusion rapide de l'*Histoire d'Italie* de Guicciardini dans toutes les principales langues du continent (français, latin, espagnol, anglais, allemand), surtout si l'on pense à la taille de l'ouvrage à traduire.

38 Une lettre de Guicciardini félicitant Bembo pour sa nomination montre d'ailleurs que les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient.

Tout comme Machiavel était devenu la lecture obligée des politiques, et pas seulement pour le condamner³⁹, Guicciardini devient la lecture obligée de ceux qui questionnent la complexité des guerres modernes et tentent d'en restituer un récit un tant soit peu linéaire. Là encore il ne s'agit ni de plagier ni d'imiter mais de travailler l'écriture et la narration du monde bouleversé par la guerre à l'aide de Guicciardini, à l'aide des outils que Guicciardini fournissait à quiconque voulait écrire l'histoire pour la comprendre. On se rappellera encore une fois du mot du neveu de Colbert qui dans son manuscrit préparatoire pour la création d'une école d'ambassadeurs soulignait au chapitre des lectures que « ils doivent commencer par lire Guichardin⁴⁰ ».

Jean-Louis FURNEL
Université Paris 8

39 J.-L. Fournel, « Machiavelli europeo : una prospettiva dalla Francia del secondo Cinquecento », dans *Rinascimento fra il Veneto e l'Europa. Questioni, metodi, percorsi*, sous la direction de E. Gregori, Padoue, CLUEP, 2018, p. 71-88.

40 Voir BnF manuscrits Clérembault, Clair 519, *Projet d'étude*, fol. 329.